

## REVIEW

## MÉMOIRE ET EXPÉRIENCE À ROME

Karl Galinsky, ed., *Memory in Ancient Rome and Early Christianity*. Oxford: Oxford University Press, 2016. Pp. xiv + 406. Hardback, £80.00/\$135.00. ISBN: 978-0-19-874476-4.

Dans la nouvelle de Ryūnosuke Akutagawa, *Rashomon*, mise en scène au cinéma par Akira Kurosawa, le lecteur est confronté à une énigme: comment différents acteurs qui ont vécu la même histoire peuvent-ils en faire des récits aussi divergents? C'est la même énigme qui se pose à l'historien devant ses sources. La question dépasse en effet largement celle du témoignage individuel; elle concerne toute forme de mémoire et d'écriture du passé, et pose des questions multiples: comment se construit une mémoire collective (sociale ou culturelle), sur quels objets se fixe-t-elle, matériels, littéraires ou idéels? Quelle place tient la mémoire dans une société donnée et quelle relation entretient-elle avec le changement? Quelles méthodes mnémotechniques y sont élaborées? Toutes ces questions, les spécialistes des humanités n'ont cessé de se les poser, mais depuis une trentaine d'années et sous l'influence des sciences cognitives, un nouveau champ de recherche pluridisciplinaire, les *Memory Studies*, a émergé et provoqué un déplacement majeur: c'est au processus, aux mécanismes de la mémoire que s'intéressent les chercheurs. En créant le programme pluridisciplinaire *Memoria Romana* en 2009 (grâce au soutien de la Max Planck Society et de l'Alexander von Humboldt Foundation), Karl Galinsky avait pour ambition de mettre ces méthodes à l'épreuve de l'antiquité, afin d'en tirer de nouvelles perspectives pour l'étude de la culture romaine, envisagée sous tous ses aspects et dans toute son extension chronologique. L'enjeu est d'importance, compte tenu de la place de la mémoire à Rome, et ce livre, le deuxième du programme,<sup>1</sup> constituera indéniablement une référence pour tous les antiquisants intéressés par ce domaine.

L'ouvrage est divisé en cinq parties: *Memory and Roman Writers* (Part I); *Memory and Emperors* (Part II); *Roman Honorific Statues* (Part III); *Memory in Roman Religion and Early Christianity* (Part IV); un dernier article formant à lui seul la partie V (*A Perspective from Neurosciences*). Les chapitres eux-mêmes, qui jouent sur des échelles très différentes (un auteur, un empereur ou une pratique), sont,

<sup>1</sup> Le premier volume, *Memoria Romana: Memory in Rome and Rome in Memory*, est paru à Ann Arbor en 2014.

lit-on dans l'avertissement, le fruit de longues discussions entre les participants à ce programme, ce qui explique l'unité théorique du volume.

Après une longue introduction, où Karl Galinsky retrace l'histoire des *Memory studies* depuis la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et revient successivement sur les apports théoriques de Maurice Halbwachs, Pierre Nora, Jan et Aleida Assman ou Paul Connerton, le premier article est consacré à l'œuvre de Tacite. Alan Gowing y souligne l'importance de la mémoire comme moteur de l'action et de la décision politique, avec trois précisions: la mémoire n'a pas que des effets positifs, elle concerne le plus souvent le passé récent, elle est l'objet d'un intérêt particulier et de manipulations incessantes chez les empereurs: une analyse qui rappelle aussi la disparition progressive de la *vetus memoria* sous l'Empire. Le deuxième article, de Brigitte B. Libby, fait de Didon une sorte de Circé, dont le rôle est d'instiller l'oubli chez Enée tandis que l'*Enéide* devient le récit de la transformation du héros d'homme du passé en homme du futur—une transformation parfaitement adaptée au contexte augustéen. Dans un troisième temps, Jorg Rüpke, étudiant les *exempla* sur la religion réunis par Valère Maxime, montre qu'ils ne constituent pas tant une mémoire qu'un savoir à transmettre; de fait, la connaissance du passé n'est plus, depuis la fin de la République, l'objet d'une transmission orale au sein de l'élite, mais le fait d'experts, qu'Auguste saura rallier à sa cause.<sup>2</sup>

La deuxième partie du livre analyse, sous de multiples aspects, les rapports entre mémoire et politique. L'article d'Eric Orlin étudie la manière dont, en restructurant l'espace romain notamment au sud du champ de Mars, en reliant les anciens temples à sa propre personne, Auguste change les formes de la remémoration; le chapitre suivant, dû à Charles W. Hedrick Jr, met en lumière l'intime relation entre mémoire et fiction, et analyse le processus de remémoration à partir du cas du 'faux Néron'; Karl-Joachim Hölkeskamp, de son côté, s'intéresse à la relation entre mémoire et monuments, à partir d'un passage des *Philippiques*, dans lequel Cicéron fait allusion à une statue de Marcus Tremulus visible de son auditoire: c'est pour lui l'occasion de dégager les relations entre différents niveaux de la mémoire collective, ce qu'il appelle 'the web of histories', ou l'*interconnectedness* entre mémoire individuelle et mémoire collective des auditeurs, entre leur degré de connaissance du personnage et le rôle de l'inscription dans la fabrication de la mémoire. Cette analyse en terme de réseau (mais ne faudrait-il pas plutôt parler d'emboîtement?) approfondit les travaux précédents de l'auteur; elle s'appuie sur une conception unitaire de la mémoire collective qui n'est pas sans poser de problème. Plus politique, l'article de Elke Stein-Hölkeskamp sur l'usage mémoriel de la statuaire par Sylla, met au contraire en évidence la façon dont

<sup>2</sup> Voir dans ce sens aussi Andrew Wallace Hadrill, *Rome's Cultural Revolution* (Cambridge, 2008) et Claudia Moatti, *The Birth of Critical Thinking in Republican Rome* (Cambridge, 2015; Paris, 1997).

s'impose dans l'espace public une mémoire unifiée, fondée notamment sur l'élimination du conflit. L'idée selon laquelle la statuaire était porteuse de mémoire ne s'impose toutefois pas partout ni toujours de la même façon et c'est à une analyse critique des différentes valeurs de la statuaire que convie Diana Y. Ng, à partir du *Discours rhodien* de Dion de Pruse, et de quelques programmes sculpturaux d'Asie mineure romaine: l'article, tiré de sa thèse, est sans doute l'un des plus intéressants du volume, en ce qu'il s'attache à analyser non pas les réponses des anciens à nos propres questions, mais les questions que les anciens se posaient.

Dans la partie IV (*Memory in Roman Religion and Christianity*), Nicola D. Lewis revient au concept de mémoire collective pour l'approfondir en s'interrogeant sur les acteurs (*who remembers?*), sur les formes matérielles de cette mémoire et sur son interprétation. S'intéressant aux peintures d'Alceste et d'Hercule trouvées dans un *cubiculum* d'une catacombe romaine, celle de la via Dino Compagni, datée de 350–70, Lewis montre comment est préservée une mémoire païenne dans cette période de changement; comment elle est aussi réinterprétée dans cet univers où coexistent une pluralité d'identités. Les trois autres articles de cette partie sont consacrés au christianisme: s'appuyant sur les résultats des neuro-sciences et sur les expériences menées par April DeConick, professeur d'études bibliques à Rice University, John S. Kloppenborg montre notamment que la tradition orale ayant transmis les 'dits' de Jésus est tout autre qu'infaillible; qu'elle a été condensée, schématisée, paraphrasée et élaborée tout au long du processus de sa transmission; bien plus, qu'à partir des différentes formes qu'elle a prises, et compte tenu des différents contextes dans lesquels elle s'est développée, il est impossible de parvenir à la version originale. C'est à la même conclusion que parvient Jodi Magness à propos de la tombe de Jésus: confrontant les sources archéologiques à l'*Évangile selon St Jean*, il montre que le texte en dit plus sur son époque que sur le Jésus historique; et que, comme l'avait montré Halbwachs, les lieux saints reflètent davantage les croyances que des faits réels. Sur le même registre, suivant cette idée que la mémoire vise moins à célébrer un passé qu'à ritualiser des comportements présents, Milton Moreland analyse les conditions et les enjeux de la création d'un lieu de mémoire chrétien, la tombe de Saint Pierre à Rome.

Dans le dernier article trois spécialistes en neuro-sciences présentent les principaux résultats de la recherche scientifique sur la mémoire. Leurs conclusions rencontrent celles des antiquisants: que la mémoire n'est jamais figée mais que son activation introduit des changements de tous ordres, mêlant de nouveaux éléments aux anciens, si bien qu'il devient impossible de retrouver l'origine; qu'un changement de contexte a des effets sur le processus de mémorisation et donc sur le contenu de la mémoire; ou encore que les fictions s'immiscent dans la mémoire individuelle ou collective au point qu'on ne peut distinguer le vrai souvenir du faux.

On se prend à regretter que les scientifiques n'aient pas jeté un coup d'œil sur les articles et réagi de manière plus précise, mais aussi que leurs conclusions n'aient pas servi à structurer le volume de manière plus problématique. Par exemple, au lieu d'intituler une partie *Memory and Roman Writers*, il aurait été plus intéressant de s'interroger plus largement sur le rôle et les usages de la mémoire dans la société romaine, en confrontant pratiques et idées, ce qui aurait permis d'intégrer l'interprétation jurisprudentielle dans une telle enquête; de même au lieu d'une partie intitulée *Memory and Roman Emperors*, où les deux articles sur Auguste et sur Néron n'ont rien à voir, il aurait été plus intéressant d'insister sur les aspects politiques et conflictuels du processus mémoriel, ce qui aurait permis de rassembler des contributions séparées dans le volume, par exemple ceux de Elke Stein-Holkeskamp et de Eric Orlin; ou de proposer une réflexion convergente sur les rapports fiction/mémoire et de faire émerger aussi, de manière plus originale, la façon dont un changement d'échelle introduit un changement de problématique.

Des articles, d'intérêt thématique variable, il est impossible de discuter en détail, vu leur nombre. Les plus intéressants sont indubitablement ceux qui ne se contentent pas de traiter un thème, mais proposent une approche critique des notions de mémoire culturelle, collective ou sociale, trop déterminées par la question de l'identité d'un groupe et surtout trop englobantes. S'attachant explicitement à creuser de nouvelles questions, à analyser les formes et mécanismes de la mémoire dans le moment même du changement ou du conflit, ils rendent visible la fabrication d'un champ de recherches qui permet de dépasser les traditionnelles questions: celle de l'opposition entre histoire et mémoire, par exemple, ou celle de la construction d'une mémoire unifiée.

Au cœur de ce changement de perspective, le plus riche déplacement, me semble-t-il, est l'accent mis sur la notion d'*expérience* dans l'élaboration du souvenir. De ce point de vue, il aurait été intéressant, au-delà de la relation entre fiction et vérité ou ancien et nouveau souvenir, de s'interroger sur la question de l'anachronisme. La référence anachronique au passé est en effet une forme importante de remémoration: elle a lieu lorsque, visant à *réactiver* une expérience passée, les acteurs l'adaptent plus ou moins consciemment au présent.<sup>3</sup> C'est ainsi qu'à la fin de la République, l'expérience révolutionnaire des sécessions de la plèbe fut réactivée par les Gracques; c'est ainsi qu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, sous le bref règne de Pupien et Balbin, une ancienne expérience de la *res publica* réussit à mobiliser le sénat: dans les deux cas, la remémoration s'exprimait avec les mots du passé, alors que ces mots avaient pris des significations nouvelles. Loin de s'inscrire dans un processus continu, la référence au passé surgit en effet dans le présent de l'événement, en renouvelant le sens de l'ancienne expérience. Aussi, peut-elle être actualisée

<sup>3</sup> Voir Claudia Moatti et Michèle Riot Sarcey, éd., *Pourquoi se référer au passé?* (Paris, 2018).

de manière singulière à chaque instant historique.<sup>4</sup> C'est en quoi la question de la mémoire permet aussi de mieux comprendre les enjeux d'un moment, c'est-à-dire le mouvement de l'histoire.

*Université Paris VIII – University of Southern California*

CLAUDIA MOATTI  
moatti@usc.edu

<sup>4</sup> Voir Martin Breugh, *L'expérience plébéienne. Une histoire discontinuée de la liberté politique* (Paris, 2007) coll. 'Critique de la politique'.